František Graus

Au bas Moyen Âge : pauvres des villes et pauvres des campagnes

In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 16e année, N. 6, 1961. pp. 1053-1065.

doi : 10.3406/ahess.1961.421689

ÉTUDES

AU BAS MOYEN AGE :

Pauvres des villes et pauvres des campagnes

En essayant d'esquisser une histoire des « pauvres » au bas Moyen Age et de son évolution, je me rends compte des écueils qui doivent se dresser et se dresseront sur ma route, du caractère provisoire aussi de la présente tentative. Cependant, si je me suis décidé à persévérer, c'est au moins pour deux raisons. En premier lieu, alors que les historiens examinent avec minutie l'histoire économique du bas Moyen Age [1] et prêtent une très vive attention aux faits politiques, à la doctrine même de l'Etat et aux changements survenus dans la structure de ce même Etat, en contre-partie, il n'est paru aucun travail d'importance sur l'évolution sociale et notamment sur celle des groupes sociaux inférieurs. Il importe de rompre ce silence [2]. Seconde raison : lors des mouvements révolutionnaires, nous voyons surgir — ouvertement ou non — tel groupe particulier de population que les sources désignent d'ordinaire sous les noms de « pauvres », de « populace », de « lie du peuple » ; et si, à propos de ce groupe les textes anciens sont peu explicites, ce groupe existe, s'impose, prend même la tête de ces mouvements tumultueux, ne fût-ce qu'à de brefs moments. Il est alors le personnage décisif.

Certes, l'existence, dans la société médiévale, de gens socialement faibles et même très faibles n'est plus un secret pour les historiens. Le temps est loin où les érudits s'imaginaient un peu vite que l'époque

1. Voir un très bon aperçu d'ensemble dans M. Mollat, P. Johansen, M. Postan, A. Sapori, Ch. Verlinden, *L'Economie européenne aux deux derniers siècles du Moyen Age*, X^e^ Congrès International de Sciences Historiques, Rome, 1955, Relations VI, p. 801-957. On ne peut lui reprocher que d'avoir trop négligé l'Europe centrale.

2. Le matériel le plus important est à chercher dans les différents travaux analysant les monuments de la littérature médiévale. Longtemps, ces analyses ont fourni des sujets de choix pour les thèses de doctorat, dans les universités allemandes. On trouvera aussi bien des matériaux ayant trait, pour la plupart, à des révoltes locales, dans le recueil intitulé *Städtische Volksbewegungen im 14. Jahrhundert*, Berlin, Akademie-Verlag, 1960. Je me borne dans les notes suivantes à quelques indications bibliographiques, qui — peut-être — ont pu échapper à l'attention du lecteur français. La dimension de cet article ne me permet pas des références plus abondantes.

Annales (16e année, novembre-décembre 1961, n° 6)

médiévale avait joui d'une heureuse harmonie sociale, qui ne connaissait, dans les villes et à la campagne, ni gros richards (sauf, bien entendu, les seigneurs féodaux), ni miséreux, les mendiants étant une exception dans cette société équilibrée par nature. Ceci dit, une distinction s'impose nettement : celle de deux groupes dans toute population citadine ou campagnarde, les « riches » et les « pauvres » (*divites et pauperes*). Les sources médiévales nous le répètent, mais personne ne s'est soucié vraiment de préciser de quels groupes il pouvait être ainsi question.

L'antithèse « riche, pauvre », qui trouve son fondement dans la Bible, persiste à travers l'entière littérature médiévale. Les sources médiévales ne tardent pas à désigner par ces termes larges toutes les oppositions sociales brutales, si bien que les expressions *pauper, pauvre, arm, chudý* (en tchèque), employées par les contemporains, finissent par avoir des significations assez variées. Souvent, une analyse approfondie sera nécessaire pour savoir si cette expression sert à désigner ou un homme socialement faible ou un serf [1]. L'interprétation de ces significations peut varier au cours d'une même période [2]. Donc précisons bien que j'emploie ces mots exclusivement dans leur sens social, non pas juridique. Je laisse de côté à dessein les serfs que l'on désignait, au Moyen Age, très souvent, eux aussi, comme des « pauvres ».

★

Donc la notion de « pauvre » rejoignait de prime abord une longue tradition de la littérature latine, elle s'en nourrissait. Les Pères de l'Eglise se sont déjà trouvés en face du problème des différences de fortune, très accusées dans la société du Bas Empire [3]. Ils ont eu, d'une part, à prendre position devant des inégalités sociales flagrantes (surtout à partir du IVe siècle) ; d'autre part, ils ont dû apaiser pauvres et esclaves qui, — la foi chrétienne l'affirmait — avaient, tout aussi bien que les riches et les

1. Voir, par exemple, pour l'expression allemande « arm », *Deutsches Rechtswörterbuch*, I, Weimar 1914-1932, col. 821-824 ; pour l'expression tchèque « chudy », V. Brandl, *Glossarium illustrans bohemico-moravicae historiae fontes*, Brno, 1876, p. 80. C'est dans une acception très large que cette expression peut être employée. Voir par exemple la lettre adressée en 1390 par la ville de Torun à la ville de Wroclaw (*Hansisches UB*, IV, n° 1001, p. 440), où les marchands mêmes sont désignés comme « arme lute » du grand maître de l'Ordre.

2. Prenons, par exemple, l'expression « pauperes » au IXe siècle. On a tendance de nos jours à l'appliquer à des vassaux. L. Verriest, *Institutions médiévales*, I, Mons et Frameris, 1946, p. 33 et suiv. ; K. Bosl, *Franken um 800. Strukturanalyse einer Fränkischen Königsprovinz*, Munich, 1959, p. 16, — sans, cependant, en donner les raisons.

3. Voir à ce sujet des aperçus dans : O. Schilling, *Reichtum und Eigentum in der altkirchlichen Literatur. Ein Beitrag zur sozialen Frage*, Fribourg-en-Brisgau, 1908. Consulter R. von Pohlmann, *Geschichte der sozialen Frage und des Sozialismus in der antiken Welt*, II, 3. Aufl., Munich, 1925, p. 475 et suiv. ; tout particulièrement R. W. et A. J. Carlyle, *A History of Mediaeval Political Theory in the West*, I, 2e éd., Edimbourg-Londres, 1927.

puissants, été créés par Dieu. A cet égard, les Pères de l'Eglise étaient loin de s'accorder et de se faire d'une manière uniforme les défenseurs de la richesse. Certains demandaient au riche d'être généreux, de faire de larges aumônes, d'assister l'Eglise, de mener une vie évangélique. Et très tôt, des voix se sont même élevées condamnant la propriété en général. Saint Jérôme lui-même cite, en l'approuvant, le vieux proverbe « omnis dives aut iniquus aut heres iniqui » [1]. Tout compte fait, la glorification de la pauvreté domine la littérature chrétienne ; la parabole de Lazare (*Luc*, 16, 19) étendu malade, affamé, devant la porte du Riche et recevant sa récompense dans la vie future, a joui d'une grande vogue ; elle sera souvent citée, avec des variantes, dans les traités des prédicateurs et moralistes.

Du point de vue théologique, la pauvreté était donc plus « sûre » que la richesse [2] ; pour son salut, le riche était obligé de faire de larges aumônes, car « il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux » (*Math.*, 19, 24). Aussi bien la littérature ecclésiastique n'a-t-elle pas tardé à créer l'idéal du « saint pauvre ». — *sanctus pauper*, plus tard aussi *sanctus rusticus* — qui supportait patiemment sa pauvreté, sans murmurer contre Dieu, et qui recevait sa récompense dans l' « autre monde ». Quant aux riches, par d'abondantes aumônes [3], ils avaient la possibilité de racheter leurs péchés. Tout a donc été réglé pour le mieux : la pauvreté joue comme un idéal théorique, le pauvre ayant, sur le riche, l'immense avantage de faire son salut d'une manière plus sûre.

A cette exaltation de la pauvreté, les classes dominantes ne s'exposaient à aucun danger. Elles renvoyaient les pauvres à une récompense dans l'au-delà, et, du coup, n'admettaient aucune résistance active. Tous les membres de la société étaient — suivant la comparaison traditionnelle — membres d'un seul corps, donc tenus de s'aider mutuellement. Toutefois, de pair avec cette glorification de la pauvreté, des voix se firent entendre pour dénoncer la cruauté des riches écrasant les pauvres, que l' « on voit assassiner tous les jours » [4]. A l'occasion, ces voix prennent

1. *Comm. in Jeremiam*, 5, 26 ff. dans Migne, P. L., 24, 719 n. Pour d'autres exemples, voir O. Schilling, *op. cit.*, p. 159.

2. Ainsi Tertullien (*De patientia*, c. 7), affirme déjà que Dieu « semper pauperes justificat, divites praedamnat ». Pour des opinions analogues, voir Pohlmann, *op. cit.*, p. 475.

3. Voir, par exemple, un sermon de la *Vita Eligii ep. Noviomag.* II, 15 (P.L., 87, 533) : « potuit nempe Deus omnes homines divites facere, sed pauperes ideo in hoc mundo esse voluit, ut divites haberent quomodo peccata sua redimerent ». La *Vita* a été écrite au milieu du VIIIe siècle d'après un modèle plus ancien. Diverses variantes de cette pensée sont tout à fait courantes.

4. Voir déjà dans Saint Ambroise, *De Nabuthe Jezraelita*, I, 1, (P. L., 14, 731) : « non unus Nabuthe pauper occisus est : quotidie Nabuthe spernitur, quotidiepauper occiditur ». Dans toute la littérature médiévale, depuis les recueils de sermons jusqu'aux romans médiévaux, on rencontre des récits relatifs à l'oppression des pauvres qui ont partout et toujours revendiqué vainement leurs droits.

une intensité toute particulière. Mais si les moralistes s'adressent aux riches et aux puissants de ce monde, les exhortant à prendre en pitié les miséreux et les opprimés, la pauvreté en soi n'est pas tenue, dans la littérature ecclésiastique, pour un mal au sens propre du mot ; bien au contraire, c'est l'état qui permet le mieux à l'homme de mener une vie évangélique.

Les conditions sociales différaient essentiellement au bas Moyen Age, de ce qu'elles étaient à la fin du Monde antique. Mais la condition du pauvre restait la même, comme pour justifier l'affirmation de l'Ecriture (*Deut.*, 15, 11 ; *Math.*, 26, 11) : il y aura toujours des pauvres sur terre. Une nouvelle doctrine se fait jour, il est vrai : celle du « triple peuple » [1] ; mais la vieille antithèse entre riche et pauvre n'en resta pas moins la pierre angulaire des spéculations savantes, tandis que les pauvres continuaient à végéter à l'ombre des cathédrales ou des riches monastères. Pourtant, quelque chose change aux derniers siècles du Moyen Age.

Au XIIIe siècle, des protestations s'élèvent, dans les milieux ecclésiastiques, contre cette idéalisation traditionnelle de la pauvreté. Plus encore, des membres autorisés de l'Eglise (et non pas, comme auparavant, des « hérétiques »), réclament que celle-ci observe elle-même la pauvreté « apostolique ». Les Dominicains répliquèrent, non seulement en faisant représenter Jésus-Christ une bourse à la main, mais en rappelant le point de vue soutenu par saint Thomas d'Aquin : la pauvreté n'est pas indispensable à l'état de perfection [2]. Des théologiens continuèrent leur éloge de la pauvreté — une pauvreté « laïque » —, en persuadant aux pauvres — et de vieilles formules littéraires leur servirent de modèle — qu'ils étaient en réalité plus « heureux » que les riches. Divers recueils de sermons [3] se complaisent au récit du miséreux qui vit content tant qu'il est pauvre, mais dont le bonheur s'évanouit dès qu'il se trouve en possession d'une bourse trop bien garnie.

Dès le XIe siècle, des voix avaient dénoncé la pauvreté comme cause de maux et d'abus [4] ; elles se font plus nombreuses avec les siècles suivants, pour s'amplifier, au XVe siècle, et aboutir aux vers fameux de Villon : « Nécessité fait gens mesprendre, Et faim saillir le loup du bois » [5].

1. On n'est pas encore parvenu à remonter aux débuts de cette doctrine d'une façon précise. Une allusion très expressive se trouve dans la *Vita Dagoberti regis Francorum*, c. 4 (MG, *Script. rer. Mer.*, II, p. 515).

2. *Summa* II-2 qu. 188 a. 7. L'opinion de saint Thomas d'Aquin faisait autorité.

3. Voir par exemple Th. F. CRANE, *The Exempla or illustrative Stories from the Sermones vulgares of Jacques de Vitry*, Londres, 1890, nos 66, 78, 108, ainsi que les notes accompagnant ces morceaux. Parmi les anciens auteurs chrétiens, voir, par exemple, Saint AUGUSTIN, *De civ. Dei*, IV, 3.

4. Par exemple RUODLIEB, V, v. 427 et suiv., éd. K. Langosch, Berlin, 1956, p. 138. RUODLIEB exprime le point de vue de petits féodaux. Ce courant d'opinion se poursuit aux siècles suivants.

5. *Le Grand Testament*, XXI.

C'est l'aboutissement, d'un courant littéraire bourgeois qui, loin de voir un idéal dans la pauvreté, n'y aperçoit que malheur et misère.

Avec le XIII^e siècle, le comportement des « pauvres » eux-mêmes se modifie aussi. Tout à coup, cette période de « crise de la féodalité » [1] est traversée d'orages, d'agitations sociales, les « pauvres » se mettent à agir en *élément indépendant,* s'opposent parfois aux classes moyennes (surtout, dans les villes, aux maîtres des Corps de Métiers) et formulent des revendications propres. Au XIV^e siècle, le mouvement se propage des villes des Flandres jusqu'en Italie, de l'Angleterre jusqu'en la lointaine Moravie. Pour la première fois, des manants se soulèvent dans les campagnes [2] et ainsi rejoignent les violences révolutionnaires du mouvement hussite en Bohême (1419-1437). La phase initiale de cette révolution n'est-elle pas dominée par les « pauvres » [3] ? Oui, sans doute, mais déjà ces « pauvres » diffèrent des « pauvres » des périodes antérieures [4].

★

Nous nous en convaincrons en regardant les pauvres qui vivent à l'intérieur des villes, à travers les régions les plus diverses d'Europe, tels que nous les présentent les textes, tels qu'ils surgissent soudain lors des révoltes qui éclatent aux XIV^e et XV^e siècles. Chaque fois nous constatons qu'il s'agit, en fait, de groupes fort hétérogènes. La population citadine pauvre comprend des gens « hors société », truands, estropiés, prostituées, vagabonds — d'un mot tous ceux qui ont été réduits à mendier, à vivre en parasites ; mais aussi des salariés de toutes sortes, des valets des riches bourgeois jusqu'aux journaliers [5] et aux compagnons

1. Il n'est pas question d'évoquer ici tous les points de vue qui concernent cette crise. Voir un aperçu dans mon article « Erste Krise des Feudalismus », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft,* 1955, p. 552-592. J'estime que cette première crise a été provoquée enfin de compte, par la transformation de la rente féodale en nature en redevance pénuniaire et par la pénétration des relations marchandes (monétaires). On trouvera un aperçu sommaire des travaux récents dans l'article de B. ZIENTARA, « Zagadnienie depresji rolnictwa w XIV-XV w. w swietle najnowszej literatury », *Przeglad historyczny,* 1960, p. 262-274.

2. Voir un essai de comparaison des trois révoltes du XIV^e siècle (Flandres, France, Angleterre) chez F. W. N. HUGENHOLTZ, *Drie boerenopstanden uit de vertiende eeuw,* Haarlem, 1949. Toutefois, ni les « pauvres », ni les différences entre les mouvements n'y apparaissent d'une manière nette.

3. Le travail fondamental, à ce point de vue, est récent, c'est l'ouvrage de J. MACEK, *Tábor v husitském revolučním hnutí* (Le rôle de Tabor dans le mouvement révolutionnaire hussite), 1², II, Prague, 1956.

4. Je me suis occupé du problème des « pauvres », principalement en Bohême, au XIV^e et au début du XV^e siècle, dans deux ouvrages assez étendus : *Chudinà městská v době předhusitské* (Les « pauvres » des villes à l'époque préhussite), Prague, 1949, et *Dějiny venkovského lidu v Čechách v dobe předhusitské* (Histoire de la paysannerie en Bohême à l'époque préhussite), Prague, 1957. J'expose dans ces ouvrages avec quelque détail les arguments qui appuient ce que j'avance dans cet article-ci.

5. Que ce « marché aux ouvriers » ait pénétré jusqu'en Bohême, cela ressort, par exemple, du compte rendu de la visite pastorale de l'archidiacre de Prague datant de

que les prescriptions corporatives ont empêché d'obtenir la maîtrise. En outre, la couche des « pauvres » comporte enfin un groupe important de maîtres des corps de métiers, tombés sous la dépendance économique d'artisans ou de marchands aisés : un pareil phénomène se produisait, par exemple, dans l'industrie du drap, par suite d'une spécialisation poussée et de la limitation, en certaines villes, du droit de vente [1]. Enfin, ajoutons les écoliers, les clercs vagabonds dont nous connaissons la misère et la vie précaire à travers les poésies des *Goliards*, d'une truculente violence.

Le nombre de ces « pauvres » variait avec l'importance et la structure de chaque ville. L'essor de la production accentuait nettement les différences entre les éléments divers du groupe des pauvres. En effet, pas de dénominateur commun entre un mendiant et un compagnon, un clerc vagabond et un maître tombé dans la dépendance économique. De plus, ces différents éléments sont plus ou moins stables. Tandis que certains — les artisans pauvres — vivaient dans les cités, d'autres allaient, venaient (compagnons, surtout clercs vagabonds). Chaque groupement bénéficiait de conditions juridiques particulières [2] ; étudiants et compagnons pouvaient espérer atteindre plus tard une meilleure position sociale. Un seul lien entre ces groupes disparates, la misère : selon le terme dont usent les documents de l'époque, ils sont les « pauvres ».

Dans les villes, les antagonismes variaient d'intensité selon les diverses conditions sociales. Ainsi les mendiants étaient, en fait, incapables d'aucune opposition ; les protestations des clercs vagabonds ne pouvaient se produire que dans un cadre des plus restreints : d'ailleurs, s'estimant au-dessus des autres « pauvres », ils avaient tendance à forcer la note. Quant aux luttes entre compagnons et maîtres, elles prenaient, dans la plupart des cas, la forme de revendications pour les salaires. Répétons-le : la pauvreté était le seul lien entre ces hommes divers ; ils pouvaient s'entendre pour se révolter, mais l'union n'était que de courte durée. La haine ou l'envie communes qu'ils portaient aux riches les rapprochaient, mais union ou coalition durables s'avéraient impossibles. Ce fut seulement dans des conditions exceptionnelles — au début de tels ou tels soulèvements — que les « pauvres » agirent d'un commun accord, leur résistance ne tardant pas à s'effriter, à se rompre dans des actions singulières, très souvent contradictoires.

A quelques exceptions près, le nombre de « pauvres » des villes était restreint ; les règlements limitaient le nombre des compagnons et la demande

1379 (Archives du chapitre de Prague, Cod. XIV, fol. 53^{v}), où l'on trouve cette allusion « Pragae... sub pretorio ubi ancille serviles solent recipi ».

1. Par exemple, en Bohême, qui ne réussit pas, à l'époque préhussite, à exporter du drap de façon importante.

2. Tout spécialement les clercs vagabonds, qui n'étaient pas justiciables des juges municipaux.

d'ouvriers salariés était relativement faible ; les épidémies de peste décimaient, d'autre part, les rangs de ces misérables [1]. Une stagnation notoire de la population médiévale se fait nettement sentir au XIVe siècle. Si nous tenons compte du fait que les « pauvres » des villes pouvaient tenter leur chance en se transportant ailleurs, nous ne serons pas surpris de constater que les mouvements de révolte étaient spasmodiques et de courte durée [2].

La situation des « pauvres », unis par leur seule condition misérable [3], ne permet pas de parler alors d'une véritable « prise de conscience ». Les antagonismes, enchevêtrés, qui se faisaient jour, se répercutaient aussi parmi les différentes sortes de « pauvres ». Seule la doctrine médiévale de la pauvreté leur donnait de haut une unité idéologique.

★

Les « pauvres » des campagnes formaient une humanité plus homogène. Bien qu'on y rencontrât aussi des truands, des « hors-la-loi », et des infirmes, la majorité des « pauvres » s'y composait de travailleurs salariés (valets, filles de ferme) et de paysans dont les terres ne suffisaient pas à assurer la subsistance.

La différenciation des conditions dans la population campagnarde s'accentua au bas Moyen Age, par suite de l'importance accrue des échanges monétaires, notamment dans les régions où la polyculture était peu à peu abandonnée pour la monoculture. La pénétration massive de l'argent à la campagne permit la formation puis l'affirmation d'un nouveau groupe de riches [4]. Différents écrivains de l'époque ne déplorent-ils pas le luxe affiché par quelques paysans, qui aspirent à devenir les égaux de petits seigneurs féodaux ? D'autre part, cette infiltration de l'argent a pesé sur les petits exploitants, produisant avec peine pour le marché. Impossible, à mon avis, de caractériser, d'une manière plus détaillée, cette

1. Je ne saurais discuter ici du problème tant de fois débattu du rôle joué par la Peste noire dans la stagnation de la population. Je suis assez sceptique à ce sujet, pour l'Europe Centrale, où son importance a été sans doute exagérée. Il faut souligner avec insistance que plusieurs manifestations de la crise (révoltes populaires, hausse des salaires) avaient déjà eu lieu, d'une manière marquante, *avant* les épidémies de peste.

2. Cela s'applique également aux Flandres, pourtant très avancées, où cet isolement des différents mouvements est dû, comme ailleurs, entre autres choses, à la concurrence entre les villes, surtout sensible chez les maîtres de corporations et les marchands.

3. Les « pauvres » étaient exposés à des vexations à long terme : par exemple la dépréciation du petit numéraire, qui pesait particulièrement sur eux ; souvent aussi la proportionnalité à rebours du système des impôts municipaux, enfin la discrimination juridique.

4. Il est très significatif qu'à cette époque les autorités ecclésiastiques mêmes aient commencé à se préoccuper des usuriers des campagnes ; ce ne sont pas seulement les usuriers des villes qui pénètrent dans les campagnes : des paysans riches font également des prêts à des taux usuraires.

évolution valable pour l'Europe entière et qui revêt, selon les lieux, des formes particulières [1]. Cependant, nous pouvons constater à la campagne l'avènement d'une minorité de paysans riches, tandis que s'accroît le nombre des paysans pauvres.

Certes, les salaires des ouvriers ont augmenté dans plusieurs contrées européennes au cours de la seconde moitié du XIVe siècle. La cause en doit être attribuée à la diminution même de la population, à des conditions locales, à une demande plus grande d'ouvriers salariés [2]. Souvent aussi les seigneurs s'opposaient, par diverses restrictions juridiques au morcellement des terres qui menaçait de diminuer leurs revenus, car l'état de la technique, à cette époque, ne permettait guère de développer outre mesure les entreprises serviles et de compromettre par là leur rendement [3]. Or, ces trop vastes étendues de terres, au lieu d'être un avantage pour le paysan, n'étaient pour lui qu'une charge trop lourde.

Dans les villages, l'opposition sociale fondamentale en Europe, à l'exception peut-être de l'Italie, se trouvait être l'opposition entre seigneur et vilain, encore que la condition du vilain au XIVe siècle différât d'un village à l'autre. Cette opposition de classe entre seigneur et assujetti était souvent atténuée par l'antithèse sociale du pauvre et du riche qui se manifestait au sein même de la population paysanne. Déjà aux Xe et XIe siècles, l'auteur du poème fameux, *Unibos*, marque de la sympathie envers un paysan pauvre mais madré [4]. Au bas Moyen Age, les oppositions sociales ont tellement progressé et pris corps que, dans son traité antihussite écrit dans la première moitié du XVe siècle, André de Ratisbonne [5] agite devant

1. Partout, mais surtout en Angleterre, les petites exploitations agricoles tendent à disparaître et le pourcentage des exploitations plus importantes s'accroît. Mais ici encore on peut constater des exceptions locales assez marquées, causées, entre autres, par des obstacles — de nature différente — que les seigneurs ainsi que le droit féodal apportaient à cette évolution.

2. Là aussi, les conditions locales jouent un rôle très important et, à mon avis, il faut se garder de généraliser les arguments basés sur la diminution du nombre des travailleurs. Qu'il me soit permis d'attirer l'attention sur le fait suivant. Vers 1408, l'Ordre des Chevaliers teutoniques en Bohême avait fait planter de nouvelles vignes aux environs de la ville de Chomutov, et, comme le dit expressément le document qui s'y rapporte, les salaires ont monté. C'est pourquoi l'Ordre vendit les vignes et créa un étang — entreprise plus lucrative à ses yeux. Voir le texte dans F. GRAUS, *Déjiny venkovskéholidu* (Histoire de la paysannerie), II, p. 446, note 36.

3. En ce qui concerne la Bohême au XIVe siècle, on a pu constater à l'analyse qu'il était plus avantageux pour les assujettis d'exploiter une superficie moyenne dans une région fertile. Toutefois, ce n'est que l'un des traits typiques d'une région très propice à la culture des céréales, comme l'était la Bohême à cette époque.

4. Edité récemment par K. LANGOSCH, *op. cit.*, p. 251 et suiv. Voir également les notes, p. 379 et suiv.

5. ANDREE RATISBONENSIS... *Dyalogus de Hussitis*, éd. C. HOFLER, *Geschichtsschreiber der husitischen Bewegung in Böhmen*, I, Vienne, 1856, p. 567 : « Fuit quidam rusticus, qui conferens cum quodam presbytero dixit : Bonum videtur, quod sic non gravaremur per dominos. Dixit presbyter : Et quomodo ? Respondit rusticus : Certe quod omnia essent aequalia. Dixit presbyter : Si tibi istud sic placeret, numquid tibi etiam placeret, si ingrediens domum tuam, in qua tu es dominus, servus tuus vellet esse similis tibi ? Respondit rusticus : Certe non. Dixit presbyter : Quare non ? Res-

les yeux des paysans l'épouvantail des revendications sociales, leur faisant entendre que leurs valets seraient capables de réclamer une part de leurs biens.

Juridiquement parlant, tous les vilains étaient des « pauvres » ; mais le vilain pauvre tenait le paysan aisé pour un « richard », et l'hostilité qu'il ressentait à son égard a parfois été plus forte que celle qui l'opposait, de loin, à son seigneur.

La paysannerie a été distraite sans fin de la lutte sociale par la vie quotidienne que compliquait alors le morcellement de l'habitat en un grand nombre d'agglomérations, par les différends entre villages, notamment, au sujet des droits de pâturages ou de clôtures. Souvent, ce n'étaient pas les seigneurs qui s'attiraient la haine de leurs sujets — notamment sur les grands domaines — mais bien leurs agents d'exécution [1] ; ces agents en contact direct avec les paysans se voyaient accusés des multiples abus qui frappaient ces derniers. C'est là au demeurant un phénomène appelé à se survivre jusqu'au XVIII^e^ siècle, et dans toute l'Europe Centrale. Si nous y ajoutons le loyalisme envers le roi, qui s'exprime d'une façon si marquée au cours de la Jacquerie française ou pendant le soulèvement anglais de Wat Tyler, nous constaterons sans surprise que — malgré les oppositions de classe bien plus accusées qui se font jour au sein de la population villageoise — les soulèvements de grande envergure éclatent seulement à l'occasion d'un événement d'actualité qui pèse lourdement sur les villageois désespérés et les contraint à la révolte ; le mouvement de la Jacquerie en France en est le témoignage classique.

★

Quels ont été les rapports entre ces deux groupes, entre « pauvres » des campagnes et « pauvres » des villes ? La misère commune les unissait-elle ou bien l'opposition traditionnelle entre ville et campagne était-elle la plus forte ? La réponse n'est pas aisée. Si nous examinons les tourmentes des XIVe et XVe siècles, des Flandres à la Bohême, la résistance des « pauvres » des campagnes vient à un certain moment, rejoindre celle des « pauvres » des villes [2]. Cette coopération n'est jamais de longue durée.

pondit rusticus : Res ista stare non posset. (Dixit presbyter) : Quare res ista, quemadmodum tu asseris, stare non potest ; quid tunc debet fieri ? Respondit rusticus : Melius est ut antiquo more, servato ordine, superioribus inferiores sint subjecti. »

1. On rencontre ce trait dans la littérature française du bas Moyen Age. Dans toute l'Europe, à cette époque, circulaient des récits analogues, racontant comment le diable avait emporté tel bailli cruel ou puni tels collecteurs d'impôts impitoyables. Voir des parallèles chez A. HILKA, *Die Wundergeschichten des Caesarius von Heisterbach*, III, Bonn, 1937, p. 106-107, et chez Joannes PAULI, *Schimpf und Ernst*, II, éd. J. Bolte, Berlin, 1924, p. 277-278.

2. Les « pauvres » n'y sont qu'un des éléments d'un mouvement plus large. En général les mouvements des paysans et des citadins se confondent à un point déterminé.

Cependant, ce phénomène se produit à différents endroits, si bien qu'on ne peut parler de hasard ; les causes en doivent être plus profondes.

Les oppositions économiques entre ville et campagne s'étaient accentuées au XIVe siècle par suite de l'écart grandissant entre prix des produits agricoles et prix des produits artisanaux. Les « pauvres » des villes devaient s'opposer à tout afflux quelque peu important de travailleurs des campagnes [1], l'arrivée de ces travailleurs ne pouvant manquer d'aggraver leur propre misère. Les vilains, non seulement étaient inférieurs au point de vue juridique aux « pauvres » des grandes villes, libres de leur personne, mais ils étaient objet de mépris de la part de la population citadine. L'un des traits marquants de la littérature bourgeoise est son caractère nettement anti-paysan, — caractère encore bien plus poussé dans la poésie des clercs vagabonds. En revanche, la littérature chevaleresque a parfois — rarement, il est vrai — idéalisé la vie à la campagne [2]. Arrivé dans la ville, le paysan avait toujours l'impression d'être non seulement dupé, mais encore bafoué. Voilà qui ne créait pas un climat d'entente entre ville et campagne. La coopération n'a pu s'opérer qu'exceptionnellement, sous la forte pression de circonstances critiques.

Si je voulais tirer une conclusion de cette esquisse, je dirais que les « pauvres » des villes constituaient un groupe social compact, réuni par la misère commune. En cela ils se distinguent essentiellement des futurs prolétaires. Les « pauvres » des campagnes, moins dissemblables d'origine, sont disséminés dans de trop nombreuses agglomérations et n'ont — s'il est permis d'employer le terme moderne — aucune « conscience de classe ».

Au bas Moyen Age (et jusque dans le XVIIIe siècle avancé), le type courant du soulèvement, en Europe centrale et orientale, est donc le soulèvement spasmodique : il éclate par à-coups dans diverses régions et se désagrège de bonne heure sans arriver à se propager sur une plus vaste échelle. Mais un autre type de soulèvement a nettement pris corps, au cours de la première moitié du XVe siècle, avec le puissant mouvement hussite en Bohême : c'est déjà une tempête d'envergure, un vrai mouvement révolutionnaire au cours duquel les « pauvres » — et parfois d'autres éléments de la population — s'unissent, non seulement sous l'impression de leur commune misère, mais aussi d'une même idéologie.

Ce phénomène s'affirme à des degrés divers d'intensité, au bas Moyen Age, par exemple lors du soulèvement des Ciompi à Florence, ou lors de la révolte des Zélotes à Salonique, ou encore avec le mouvement de Wat Tyler en Angleterre. Dans tous ces cas, les révoltés combattent pour mettre fin à de lourds abus temporels, ils en appellent aussi, après bien

1. Les seigneurs s'y opposaient également, par crainte de voir leurs travailleurs partir en masse. L'attitude du patriciat et des maîtres de corporations différait suivant les circonstances.

2. Cette idéalisation littéraire existe déjà dans l'antiquité classique et elle apparaît aux époques les plus diverses.

des tergiversations, il est vrai, à quelque « justice supérieure », conçue, d'ordinaire, du point de vue religieux [1]. A ces occasions — et sous diverses formes — se révèlent des signes avant-coureurs. Au cours de la révolution hussite, tous ces traits apparaissent de la manière la plus frappante. Ces mouvements ne sont plus de simples explosions élémentaires pour se débarrasser des plus pesants fardeaux de l'heure présente. Les raisons en sont plus profondes et déjà s'y trouvent quelques esquisses d'une idéologie. Pour les pénétrer, il faut revenir au départ même de notre article, aux opinions professées au sujet de la pauvreté.

Dans la littérature et l'idéologie du bas Moyen Age, le courant « progressiste » est représenté par la littérature bourgeoise, qui exerce déjà une influence marquée sur la poésie et la prose (notamment sur le roman). En ce qui concerne la doctrine de l'Etat et de la société, ce courant bourgeois appuie le pouvoir royal ; et dans la lutte soutenue par les Rois contre la société féodale et contre l'Eglise, qui a fixé l'idéologie de cette société, il fournit aux souverains les théoriciens les plus en vue, qui s'appliquent à formuler une doctrine de l'Etat, temporelle, laïque. Il est naturel que l'attaque contre la doctrine de l'Eglise n'ait pas lieu ouvertement, la bourgeoisie manquant de forces encore pour s'y risquer. Toutefois, il ne peut échapper à notre attention que justement, pendant cette période, les conflits avec la Papauté prennent leur plus grande virulence et que toute la vie — si, à nouveau, il est permis d'employer ce terme trompeur — se laïcise, lentement, sûrement.

Cependant, les « pauvres » ne pouvaient guère se rallier à un tel courant, n'y trouvant rien qui répondît à leurs aspirations vraies. En effet, la bourgeoisie devait forcément prendre la défense de la richesse, des différences de fortune. L'alliance de la bourgeoisie avec la Royauté [2] comportait, de son côté, des obligations. Les « pauvres » ne pouvaient suivre une telle voie. Comment un besogneux aurait-il pu manifester de la compréhension pour la richesse et apprécier le luxe d'une vie facile et belle ? Bien au contraire, le luxe des riches lui paraissait responsable de sa propre misère [3] ; c'est pourquoi, au cours des soulèvements, la haine

1. Etant donné l'évolution sociale propre à l'Italie, ce trait n'est pas très marqué dans le soulèvement des Ciompi, qui manifestent d'ailleurs beaucoup plus de cohésion que d'autres groupes. On rencontre déjà, chez les Ciompi, des éléments précis d'idéologie *politique*.

2. Au point de vue idéologique, c'est surtout en France que cette coopération se manifeste d'une façon frappante. Un courant analogue s'est révélé en Angleterre. E. H. KANTOROWICZ l'a très bien dépeint dans *The King's two Bodies. A Study in Mediaeval Political Theology*, Princeton, 1957. On ne peut lui reprocher que d'avoir sous-estimé le courant bourgeois très prononcé et d'avoir trop séparé évolution des idées et événements politiques. Le fait que cette alliance n'apparait en Allemagne que très faiblement a pour cause l'état idéologique arriéré de ce pays. Par contre elle se manifeste d'une manière très significative dans l'attitude adoptée par les villes à l'égard de Louis de Bavière et, dans une certaine mesure, également à l'égard de Venceslas IV.

3. Et ce n'étaient pas seulement les pauvres qui pensaient ainsi. Cette opinion

des pauvres s'en prenait souvent à des objets de luxe [1]. Une conclusion facile s'imposait : la richesse des uns engendrait la misère des autres. Quant à l'état idéal, il était à chercher dans un lointain passé, l' « âge d'or » de l'Antiquité où tous avaient une part égale et suffisante des biens de ce monde. Cependant, toutes ces réminiscences savantes — tant qu'elles n'avaient pas pénétré, sous forme de contes de fées ou de fables dans les couches populaires — n'étaient pas en mesure d'impressionner un valet de ferme ou un pauvre compagnon à la ville. Ceux-ci devaient porter leurs regards vers un avenir où tous seraient égaux, où n'existeraient plus ni misère, ni différence entre maîtres et assujettis, où tous vivraient en paix, et n'auraient plus à travailler chaque jour pour subvenir à leur subsistance. La seule doctrine, qui répondît à ces désirs, était la doctrine chrétienne du Royaume de Dieu, où le loup lui-même vivrait en paix avec la brebis, où l'on ne distinguerait plus le tien du mien, où il n'y aurait plus ni misère, ni souffrances.

La doctrine de l'Eglise connaissait cet état bienheureux, mais elle le plaçait dans le futur [2] ; elle enseignait qu'il dépendait de la volonté de Dieu et qu'il n'était pas donné à l'homme d'en hâter l'avènement. Par contre, les mouvements populaires cherchent à hâter cet événement du temps idéal et à instaurer le royaume de Dieu sur cette terre. Certes, ce n'est, à vrai dire, qu'au cours de la période chiliastique de la révolte hussite [3] que le mouvement des « pauvres » trouve ses théoriciens en quelques prêtres, à même de formuler un programme. Ici apparaît la nette affirmation que, dans le futur royaume de Dieu sur terre (au dire de ces clercs, il est déjà survenu), toutes les contraintes et le pouvoir temporel lui-même disparaîtraient [4]. Là où ne se rencontrent pas de tels théoriciens, ces aspirations prennent la forme de rêves, de désirs vagues, inconscients. On les retrouve dans toute l'Europe, parfois à peine esquissés, parfois inscrits dans les programmes mêmes des mouvements.

s'exprime aussi chez de savants théoriciens, comme par exemple dans une lettre d'Alcuin, datant de 793 (MG, *Epistolae*, IV, p. 43-44, ép. 16).

1. Lors du soulèvement de Wat Tyler, ainsi qu'au début du mouvement révolutionnaire hussite, il est curieux de constater que les objets de luxe sont, non pas volés mais brûlés, comme s'ils étaient coupables de la misère des « pauvres ».

2. Le chiliasme ecclésiastique — plus ancien — est de nature différente : il attend la fin du monde. Cela est très net, par exemple, chez Grégoire le Grand. Mais ici, cette attente s'accompagne surtout de crainte, à l'idée des horreurs dont le monde sera frappé. Ces idées deviennent ensuite un leit motiv de la littérature médiévale.

3. Pour le chiliasme de cette période, l'ouvrage fondamental est le livre de J. Macek, *Tábor v husitském revolučním hnutí* (Le rôle de Tabor dans le mouvement révolutionnaire hussite), II : *Tábor chudiny venkovské a městské* (Tabor des « pauvres » des campagnes et des villes), Prague, 1955. On trouve un court aperçu — notamment en ce qui concerne l'idéologie — chez E. Werner, « Popular Ideologies in Late Mediaeval Europe : Taborite Chiliasme and its Antecendents », *Comparative Studies in Society and History*, II, 1960, p. 344-363.

4. La chronique de Laurent de Brezová (en 1420) fait figurer cette opinion comme le point 22 des erreurs hérétiques des chiliastes : « Item quod in supradicto regno hominum viancium usque ad resurreccionen generalem duraturo longe ante cessabit

★

Le groupe des « pauvres », sans unité structurale, n'est pas devenu, dans l'ensemble, une force d'avenir, une force en montée ; seule une partie déterminée de cette classe indigente représentait cette force, mais elle ne prenait corps que peu à peu, et longtemps encore elle n'a pas été en mesure de formuler son propre programme. Les « pauvres » du bas Moyen Age ne furent qu'un élément typique de la société médiévale — exception faite, dans une certaine mesure, des villes italiennes —, sans aucune unité, que seules les conditions sociales parvenaient à accorder. Ils ne furent pas capables d'avoir une idéologie tournée vers l'avenir, mais continuèrent à se rattacher aux vieux courants traditionnels. Pourtant — et c'est le trait nouveau des mouvements surgis au bas Moyen Age dans les villes et à la campagne — ces « pauvres » sont devenus un élément relativement important de la société et ont su, d'ores et déjà, donner aux mouvements sociaux une impulsion nouvelle et inconnue jusqu'alors.

František Graus.
Université de Prague.

omnis exactor et quiescet tributum, et omnis principatus et secularis dominacio cessabit. » (*Fontes rerum bohemicarum*, V, Prague 1893, p. 457). La version tchèque contient une formulation beaucoup plus forte. Pour ces articles chiliastes, voir J. Macek, *op. cit.*, 12, p. 383-384.